

L'art de ne pas vouloir lire correctement

écrit par Contributions du Peuple | 10 janvier 2023

Ma campagne étant originaire de France, je vais vous parler – courtement je vous le promets – de ma vie à l'étranger durant la période des fêtes de fin d'année. La famille de ma meilleure moitié vit dans une superbe région remplie de terroirs, gorgée de saveurs et de savoir-vivre, que je tiendrai secrète. Bien entendu, pour rejoindre cette terre encore préservée du progressisme fou, il nous est nécessaire de passer par une très grande ville gauloise, que je ne révélerai pas dans ces lignes non plus. Cette cité est superbe à tout point de vue, mais force est de constater que la transition démographique (le terme utilisé par Macron pour ne pas employer «grand remplacement», affreux concept de l'über-méga-droite) y est bien présente. Manifestations kurdes, échoppe de poulet, marché aux épices, mineurs isolés en survêtements américains... tout y est.

Après avoir traversé la cité, direction la campagne, le confort d'un âtre et l'odeur carnée et sucrée de la côte de bœuf saisie à quelques millimètres de la braise incandescente. Quand soudain: BFMTV! Sur le plateau, on palabre, on s'offusque, on s'indigne, on crie au padamalgam. Le méchant du jour, c'est Michel Houellebecq. L'écrivain s'est entretenu avec Michel Onfray dans sa revue Front Populaire. Les deux auteurs ont pris le temps, touché de nombreux sujets sur près de 50 pages, achetées et lues par votre serviteur. Mais une phrase de Houellebecq a engendré des petites coliques chez nos confrères de BFM et donné envie de porter plainte à Chems-Eddine Hafiz, recteur de la Grande Mosquée de Paris. La phrase incriminée? «Le souhait de la population française de souche, comme on dit, ce n'est pas que les musulmans s'assimilent,

mais qu'ils cessent de les voler et de les agresser. Ou bien, autre solution, qu'ils s'en aillent». Aïe, patatras, ouh là là.

Un historique complexe

Comme le répètent à la façon de perroquets tous les médias subventionnés français depuis quelques jours, l'auteur a déjà, par le passé, «parlé en mal de l'islam.» Il me semble que ce constat manque un peu de nuance. Certes, Houellebecq est allé très loin en 2001. «L'islam ne pouvait naître que dans un désert stupide, au milieu de bédouins crasseux qui n'avaient rien d'autre à faire – pardonnez-moi – que d'enculer leurs chameaux», ose-t-il dans son ouvrage Plateforme. Ou encore «La religion la plus con, c'est quand même l'islam. Quand on lit le Coran, on est effondré... effondré!», dans le magazine Lire lors de la sortie du même livre.

Seulement, il y a eu Soumission (la signification exacte du mot islam) en 2015. Et là, c'est plus compliqué. Florilège: «L'islamisation: c'est un processus spirituel, un changement de paradigme, un retour du religieux.» (L'Obs, 5 janvier 2015). «Il y a plus d'opposition foncière entre un musulman et un athée laïc qu'entre un musulman et un catholique.» (Le Dauphiné libéré, 5 janvier 2015). «Que peut bien faire un musulman qui veut voter? Il est dans une situation impossible, en fait. Il n'est pas représenté du tout [...]. Donc, à mon avis, un parti musulman est une idée qui s'impose.» (Mediapart, 2 janvier 2015). Et enfin: «Si on est religieux, on se dit que cette remontée du religieux est un signe de renouveau.» (sur le plateau de France 2, 6 janvier 2015). Comme l'avait décrit Bruno Viard, universitaire spécialiste du romancier, au moment de la parution de Soumission, «la question religieuse est présente depuis le début» dans l'œuvre de Michel Houellebecq: «Il est hanté par le spectre de la

disparition de la religion. Houellebecq ne croit pas en Dieu. Mais il affirme qu'aucune société ne peut survivre sans religion sous peine de suicide car, avec la famille, la religion répond à une nécessité sociologique essentielle qui est de relier les hommes et de donner un sens à leur existence. D'où son désespoir: l'idée d'un grand vide...»

On peut donc constater, une nouvelle fois, que les «experts», «spécialistes», et «chroniqueurs» en tout genre font feu de tout bois sans s'attarder réellement sur ce qu'est, ce que pense un auteur complexe et nuancé comme Houellebecq. Durant tout l'entretien avec Michel Onfray, de nombreux sujets sont abordés dont un, bien plus intéressant pour un libéral comme moi. On sait que Houellebecq est un virulent critique du libéralisme. Il admet néanmoins par-ci, par-là, que c'est le seul système juridique (le libéralisme n'est pas une théorie économique, politique ou philosophique, seulement un système juridique) viable.

Un courage bon marché

Un chroniqueur quelconque, remplaçant quelconque d'un autre chroniqueur quelconque montre qu'il en a dans le pantalon et jette sa sentence, courageuse, sans concession: «Houellebecq est abject. Vous êtes ici chez vous, chers musulmans.»

L'assemblée est à deux doigts d'applaudir, émue, conquise. Un autre invité lui emboîte le pas et tente la surenchère: «Un Français de souche, ça n'existe pas. Nous sommes tous des bactéries.» Le constat qui saute aux yeux, qui agace, à la fin de toutes ces palabres: aucun chroniqueur ne semble avoir lu quoi que ce soit de ou sur Houellebecq et certainement pas l'entretien incriminé. Les deux Michel passent le plus clair de leur temps à aborder des questions bien plus pertinentes sur le transhumanisme, l'euthanasie, leurs rapports à la nature, à la mort. Le marché y est abordé aussi, assez maladroitement, surtout par Onfray. Les échanges sont

réellement vivants, nourris, emportés aussi parfois. Ce qui laisse, bien entendu, les deux protagonistes se rapprocher dangereusement des «dérapages». Mais dans le monde du journalisme aux ordres, la spontanéité et la liberté de pensée sont toujours «proches du fascisme».

Quelques jours après la tornade Houellebecq, le calme s'est à nouveau installé. Et les toutous de BFM se lançaient dans de nouvelles analyses de haut vol: qu'allait être la teneur du discours de nouvel an de leur idole Macron? Tous misaient sur l'«espoir» ou la «confiance». On est passé à deux doigts de la «bienveillance».

C'est Houellebecq qui parle le mieux de l'état de déliquescence actuelle de l'Hexagone, en tout début d'échange: «La France ne décline pas davantage que les autres pays européens, mais elle a une conscience exceptionnellement élevée de son propre déclin.»